

du chasseur bleu ; je vous ai dit comment j'ai vu la croix des Alpes ; je veux donc vous raconter aussi ma visite à la croix du chemin de fer. C'est peut-être la première élevée en pareille circonstance : Dieu veuille que ce soit la dernière !

Dans le même champ de vignes foulé aux pieds et ravagé par le feu, où l'on avait vu, le 10 mai au matin, un homme accablé de douleur planter une simple croix, signe d'un deuil tout particulier au milieu de tant de deuils, s'élève aujourd'hui une petite chapelle en pierre, ossuaire d'un style simple, quoique gothique, souvenir de sa triple douleur. Trois flèches dentelées et surmontées chacune d'une croix, se détachent du monument, pour entourer le toit de forme pyramidale, couronné par une statue. Cette statue, c'est l'image de *Notre-Dame-des-Flammes*, invoquée sans doute par plus d'une victime de ce naufrage dans le feu comme *Notre-Dame-de-la-Mer*, *Maris Stella*, est invoquée chaque jour par le matelot dans les angoisses du naufrage sur l'Océan. Une simple inscription, placée sur la porte en ogive ornée d'un bas-relief de marbre, dit aux passans la destination du monument : PAIX AUX VICTIMES DU VIII MAI !

Si, dans mes courses en Bretagne ; si, au milieu d'une lande sauvage ou sur le bord d'un précipice, j'avais rencontré une chapelle semblable, ombragée par quelques sapins ; si j'avais recueilli dans une légende populaire, que cette chapelle avait été bâtie par un père, ayant perdu en cet endroit un fils, un frère et le fils de son frère ; si on m'avait dit que, dans cette chapelle, on vient prier tous les ans pour le repos de plus de cinquante chrétiens qui avaient péri là, dans d'horribles tortures, je me serais arrêté aussitôt, j'aurais demandé quel gouffre s'était ouvert sous cette foule pour la dévorer ; j'aurais voulu entendre longuement raconter le récit de cette touchante histoire. Mais, parce que l'événement qui a frappé tant de victimes est si près de nous ; parce que l'histoire de la chapelle de *Notre-Dames-des-Flammes* ne nous est pas contée comme une légende ; parce que le tems, qui fait cesser le deuil des hommes sans faire cesser les regrets d'un père, n'a pas donné à ce pieux monument cette teinte sombre et ce cachet d'un passé poétique ; parce que cette triple croix, signe d'un triple deuil, n'est pas encore revêtu des mousses et des lichens si chers aux peintres, et que sont croître les ans, en sera-t-elle moins touchante à nos yeux ? et ne comprendrons-nous pas la douleur de ce père achetant à prix d'or le champ où est mort son fils, et lui faisant bâtir un tombeau où il viendra prier pour lui ; et où l'on priera aussi pour ceux qui ont passé là, avec lui, emportés dans cette tempête de feu ?

Oh ! si les siècles avaient depuis longtems consacré la chapelle du chemin de fer ; si *Notre-Dame-des-Flammes* était, pour le conducteur de la vapeur qu'enorgueillit son triomphe sur le feu, ce qu'est *Notre-Dame-de-la-Garde* pour le pilote de Provence, fier aussi quelquefois de son triomphe sur les flots et les vents de la Méditerranée, que de pèlerins s'y rendraient pour prier ! et avec quel attendrissement on lirait cette inscription à moitié effacée par le tems :

Le 16 novembre 18... Louis-B. de B..... évêque de Versailles, a consacré ce monument, élevé par François L.... de Bretagne, à la mémoire de trois des siens, morts dans un incendie ; les parents des autres victimes du même désastre assistaient à la cérémonie ; les habitans du lieu entouaient le clergé. Que le ciel exauce les prières de ceux qui s'adressent à Notre-Dame-des-Flammes !!!

Eh bien ! tout ce qui serait si beau, si touchant dans une légende, tous les journaux vont l'ont dit et répété, et personne n'y a plus pensé les avoir lus ; et après que cette cérémonie funèbre aura eu lieu à la porte de Paris, quelques passans à peine iront prier en mémoire des douleurs des familles, là où une foule empoussée et avide d'émotions courrait contempler les débris matériels et palpitans, causes de toutes ces douleurs. Quant à moi, je dois le dire, je me suis arrêté longtems dans ce champ du triomphe du feu éclairé par les derniers rayons d'un soleil couchant d'automne ; là, je me suis rappelé les rochers des Alpes et la simple croix de bois d'Andreas Stoffer, qui m'a préservé des neiges ; là, j'ai prié pour tous les morts du 8 mai, en répétant ces mots que j'avais lus un jour écrits sur une croix de pierre : *Honorez les morts pour que les vivans vous honorent.*

En descendant de la chapelle de *Notre-Dame-des-Flammes*, je jetai un dernier regard sur le beau paysage que l'on découvre du haut du coteau de Bellevue, et, apercevant au loin les collines de Montmorency et de Saint-Leu, encadrant ce magnifique tableau traversé par la Seine et dont Paris occupe le centre, je me rappelai aussi tristement que par delà ces collines, que par delà cette ville de civilisation si avancée, une œuvre de destruction vandale a été accomplie. A Saint-Leu, le palais des Condés a été détruit de fond en comble ! mais ni le feu du ciel ni celui de l'industrie ne l'ont ravagé ; là les hommes ont tout fait !... il a disparu comme un signe importun d'un deuil trop prolongé !... Et à sa place, pas une chapelle comme à Bellevue, pas une pierre comme en Calabre, pas une croix comme sur les Alpes, pour dire : *« Ici périt le dernier des Condés ! Requiescat in pace !!! »*

A. SALA.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Je dois vous exprimer ma reconnaissance pour la note insérée dans votre journal, au sujet de la statue de la Ste. Vierge, que vous avez examinée chez nous. Votre bienveillance vous a suggéré des paroles trop flatteuses pour nous. Il en est même quelques-unes qui manquent un peu d'exactitude. Si je ne puis

vous demander de revenir sur vos éloges, veuillez du moins rectifier un point qui me semblerait blesser encore plus la vérité que la modestie dans laquelle doivent se renfermer de pauvres religieuses. Les essais qui ont préparé notre travail n'ont été ni bien longs ni bien difficiles, car ce sont les Pères Oblats qui nous ont communiqué le procédé suivi pour ce genre de travail. C'est à eux que nous devons en partie l'avantage de nous rendre ainsi plus utiles encore à notre pays. Le présent que nous leur faisons de notre première statue n'est qu'un juste tribut de gratitude, pour l'avantage qu'ils nous ont fourni. Elle leur appartenait bien plus qu'à nous.

SŒUR BEAUBIEN, *Supr.*

Malgré la modestie de nos bonnes Sœurs, nous maintenons nos assertions à l'endroit de Péloge, car elles nous furent dictées par la vérité ; et nous sommes heureux d'avoir à féliciter le R. P. Telmon de la part qui lui en revient, ce qu'il nous avait laissé complètement ignorer. *N. du Réd.*

BULLETIN.

—Le *Caledonia* est arrivé à Boston mercredi dernier ; il apporte des nouvelles d'Angleterre du 4 et de Paris du 2 janvier. Nous n'avons pu encore nous procurer nos journaux et ne pourrions donner de nouvelles que vendredi.

Dans la pénurie de nouvelles politiques où nous nous trouvons, on est heureux d'avoir à constater des faits bien autrement grands et intéressans que tous les vains bruits de ce monde. Les gouvernemens les laissent passer inaperçus, les diplomates et les habiles ne s'en occupent pas, les heureux du monde les regardent comme des trouble-fêtes. Mais les justes de la terre en font leur grande affaire ; mais Dieu et les saints du ciel les contemplent ; mais les anges et les hommes les couvrent de bénédictions ; et les fruits qui en découlent ne sont pas éphémères et insipides, mais ils sont durables comme le sentiment qui les produit, et suaves comme les vertus. Nous voulons parler de la charité, de l'immense charité de cette ville. A aucune époque peut-être on ne vit d'aussi touchans exemples de charité que ceux qui chaque jour nous sont racontés. Nous pouvons bien répéter que Dieu protège notre pays, qu'il est avec nous, sa présence est visible ; car la charité, c'est Dieu, et nous la voyons partout, chez les grands et les petits, les riches et les pauvres, elle nous presse, elle nous enveloppe de toutes parts. Les admirables Dames de la charité rivalisent de zèle et d'activité pour aller à la quête des aumônes, à la découverte des indigens, à la recherche de tous les besoins. Elles comptent pour rien les fatigues et les démarches ; c'est pour elles une jouissance, une véritable fête que d'aller soulager les pauvres, recueillir les orphelins, secourir les veuves, et répandre dans tous les cœurs alligés les trésors de consolation que renferme leur cœur. Et en effet y a-t-il une fonction plus belle, un titre plus sublime que les fonctions dont elles ont fait choix dans leur noble dévouement, que le titre si auguste de SERVANTES DES PAUVRES ? Elles ont compris ces charitables Dames les devoirs que ce titre imposait à leur charité. Elles ne reconnaissent plus de bornes dans leur sacrifice de chaque jour : et saintement ingénieuses elles vont avec une louable importunité, non plus frapper seulement à la porte du riche ; mais elles écoutent s'il leur arrive quelque bruit de fête et de joyeux divertissement, dans cette saison des fêtes et des joies mondaines ; et aussitôt elles se présentent demandant les débris des festins splendides pour leurs pauvres malades, pour leurs petits enfans qui n'ont jamais connu la joie et les fêtes et qui n'ont pas toujours du pain ; demandant quelques riches parures à ces toilettes qui ne vivent qu'une nuit, pour les consacrer aux ornemens du temple de Dieu, au soutien des pauvres missions. Et l'on s'empresse d'applaudir à cette ingénieuse charité, car le bonheur rend généreux, et l'on emplit le panier de la quêteuse de délicieux débris, et l'on se dépouille en riant de la brillante parure, heureuse de donner à Dieu et à ses pauvres la dime de ses richesses. Cette belle conduite ne vous rappelle-t-elle pas les beaux traits de la vie de St. Vincent de Paule, lorsque sous ses yeux, dans l'émotion que faisait naître sa puissante parole, on voyait les dames de la cour se dépouiller de leurs bijoux et les jeter avec leur bourse aux pieds du père des pauvres ? Ces généreux sentimens se propagent ; de charitables pères de familles accueillent dans leurs maisons de pauvres orphelins, et les mettent au rang de leurs propres enfans. On compte une famille qui en a ainsi recueilli jusqu'à sept ; plusieurs autres excellens chrétiens ont imité ce bel exemple. C'est un respectable citoyen qui vient de découvrir dans un hangar ouvert à tous les vents une famille entière, sans lit, sans pain, sans vêtements. Il prend le plus souffrant, un jeune enfant, qui durant le trajet appelle à grands cris sa mère, mais qui se console bientôt en se trouvant si bien des soins et des caresses de sa mère d'adoption, et il